

TEMPERATURE

Du 11 novembre 1902.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for different times of the day.

Bulletin-Météorologique.

Washington, D. C., 11 novembre. Prévisions pour la Louisiane: temps beau mercredi; averse et plus frais jeudi; vents frais du sud-est.

OUVERTURE

DE LA

Convention des Banquiers.

La Nouvelle-Orléans offre en ce moment au monde un spectacle bien grand, bien imposant, bien digne d'inspirer une légitime fierté à une population comme la nôtre. Tout ce qui représente la richesse, les forces vives d'une nation qui compte près de quatre-vingt millions d'hommes intelligents, entrepreneurs dans presque toutes les branches de l'activité humaine, s'y trouvent réunis.

sommes heureux de pouvoir citer celui du professeur Stubbs, qui avait été obligé de proférer la parole à la place du gouverneur Heard, retenu chez lui par la maladie. Il a, en termes très chaleureux, souhaité la bienvenue aux étrangers distingués qui nous honorent de leur présence et démontré clairement à ses auditeurs qu'ils ne s'étaient pas trompés, en choisissant la Nouvelle-Orléans comme le siège de leurs réunions, et il s'est fait bruyamment applaudir par son opulent et très nombreux auditoire.

Deux Contretemps

LE CANAL DE PANAMA, LA POSTE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Il y a eu ce moment sur le tapis deux graves questions qui intéressent au plus haut degré la Nouvelle-Orléans et dont nous attendons avec impatience la solution. L'une d'un caractère général, dont se préoccupent également les deux mondes — le creusement du canal de Panama; l'autre d'un caractère purement local et n'affectant guères que notre communauté — la construction d'un nouveau bureau de poste dont le besoin se fait cruellement sentir. Il n'est pas de semaine, pas de jour, que nous ne jetions les regards, soit vers la région des isthmes, soit vers Washington pour savoir où en sont ces deux grands projets qui semblent toujours à la veille de leur réalisation et dont les travaux ne commencent jamais.

En ce qui concerne la poste future, on nous avait annoncé l'arrivée prochaine du secrétaire assistant du Trésor qui devait faire le voyage de la Nouvelle-Orléans tout exprès pour faire le choix d'un site et ordonner le commencement des travaux. Nous apprenons aujourd'hui que ce voyage est retardé indéfiniment peut-être, parce que les fonds destinés aux édifices publics sont épuisés et qu'il faut un nouveau vote du Congrès pour rendre possible un commencement d'exécution.

C'est là un fâcheux mécompte qui sera vivement ressenti par la population. Il en est, paraît-il, de même pour la construction du Canal de Panama qui, elle aussi, est menacée d'un ajournement indéfini.

On sait que le Président est armé du plein pouvoir pour signer un traité avec la Colombie. Or, la Colombie est pour le moment en pleine révolution. C'est ce qui fait le plus grand obstacle à la rédaction et à la signature du traité.

Il n'y aurait là que demi-mal s'il ne s'agissait que d'un retard. Par malheur, l'ajournement est impossible, attendu que les pouvoirs du Président expirent au commencement de mars prochain. Tout sera donc à refaire, et l'on sait trop bien que ce qu'un Congrès a fait, un autre Congrès peut le défaire. Il est donc à craindre que tout soit

remis en question et que les ennemis du canal n'en profitent pour obtenir le rejet du projet. Espérons toutefois que ce nouveau mécompte nous sera épargné et que les négociateurs auront réglé l'affaire à temps pour permettre la signature du traité et les premiers versements de fonds.

La Grande Semaine DES CONVENTIONS.

Voilà assez longtemps déjà que les étrangers, hommes du Nord, hommes de l'Ouest, ont surnommé la Nouvelle-Orléans la Cité des grandes conventions.

Jamais elle n'a plus mérité ce glorieux titre qu'aujourd'hui même. Nous voyons, en effet, s'y réunir, non plus coup sur coup, successivement, mais au même moment, presque dans la même localité, trois grandes associations de premier ordre — la convention des Banquiers qui représente la richesse, la haute finance du pays — la convention des Travailleurs qui représente sa force productrice, c'est-à-dire les deux grandes puissances sur lesquelles repose la grandeur de toute nation et, enfin, la convention des Filles Unies de la Confédération, qui représente ce sentiment sublime qu'on appelle l'amour de la patrie, en dehors duquel il n'y a de durée, de solidité possible pour aucune agglomération d'hommes, si formidable qu'elle soit.

Mariés, nées, dans un magnifique embrassement ces trois grandes forces que l'on appelle le capital, le travail, le patriotisme et lancez-les vers le même but, à la conquête d'un même bien, et vous accomplirez de véritables prodiges.

Voilà l'admirable pensée qui vous monte à l'esprit, quand vous voyez siéger côte à côte ces trois grandes conventions qui semblent se heurter, vouloir s'annihiler l'une l'autre, et cependant poursuivant le même objet, la prospérité du pays.

C'est donc pour nous un impérieux devoir d'accueillir cordialement toutes ces conventions, de les rapprocher les unes des autres, de les unir pour les aider à travailler ensemble et harmonieusement à la gloire comme au bien-être du pays.

Ajoutons qu'il y va de l'intérêt de notre grande communauté, comme de celui de notre Etat, de nos familles, de nos campagnes.

En venant à nous, attirés qu'ils sont par les douceurs enivrantes du climat et par l'esprit éminemment hospitalier des habitants, les étrangers, capitalistes, spéculateurs, agriculteurs, industriels, travailleurs apprennent à connaître nos ressources qu'ils ignoraient jusqu'ici.

Si la Louisiane a été si longtemps délaissée, c'est qu'elle était inconnue. A vrai dire, au point de vue moderne, elle n'a été découverte que depuis quelques années.

Auparavant elle en était encore aux procédés de la fin du dix-huitième siècle. Il a fallu l'arrivée de pionniers infatigables qui combattaient à outrance les vieux préjugés de l'époque coloniale pour que l'on réussît à mettre à jour les immenses richesses que recelait son sol. On va souvent chercher bien loin la cause de la popularité dont nous jouissons maintenant, de l'affluence des immigrants qui vien-

ent exploiter notre sol et notre sous-sol; elle est tout entière dans la découverte de nos ressources forestières et minières. L'exploitation de ces richesses qui sont incalculables est complètement l'œuvre des étrangers qui viennent les étudier et des conventions qui viennent les mettre à profit et transformer, transfigurer la Louisiane en un Etat industriel et manufacturier. Tels sont les avantages que nous tirons de toutes ces conventions; ils sont immenses.

La soupe à la tortue.

C'est par la traditionnelle soupe à la tortue que s'est ouvert au Guildhall, le grand banquet offert par la Cité de Londres à S. M. Edouard VII. Sans "turtle soup", il n'est point de bon festin en Angleterre.

Ce mets national a d'autant plus de prix pour nos voisins qu'il est d'une préparation aussi longue que minutieuse. Il faut quatre jours au minimum pour effectuer les opérations qui transforment l'animal vivant en bouillon succulent et délicat.

La bête une fois décapitée, ce n'est qu'à coups de linche qu'on peut venir à bout de la carapace. Ceci fait, on prélève la graisse — la graisse verte, dite "callpacho" et la graisse jaune, dite "callipi" — ainsi que quelques morceaux particulièrement savoureux. Le reste est méprisable et traité comme tel.

Ce n'est là que le prélude des opérations culinaires, lesquelles consistent en une cuisson prolongée et surtout en une série de clarifications, qui demandent un long apprentissage.

Il n'a pas fallu sacrifier moins d'une quarantaine d'énormes tortues pour le banquet du Guildhall. Un véritable massacre.

La Grève des Musiciens de Paris.

Les grévistes se sont réunis le 31 octobre à la Bourse du travail.

Le syndicat leur a fait connaître les établissements qui ont accepté les nouveaux tarifs, le Châtelet, le Nouveau Cirque, le Cirque Médrano, etc.

Les grévistes ont décidé de mettre à l'index Camille Saint-Saëns, parce qu'il a traité de "ridicule" la grève des musiciens et M. Louis Ganne, parce que dans une allocution qu'il a prononcée à la Gaîté, il a engagé les musiciens de ce théâtre à ne pas se laisser influencer par les meneurs et à critiquer l'attitude de M. Gustave Charpentier, l'auteur de "Louise", qui est à la tête de cette grève.

Les grévistes ont, en outre, décidé qu'aucun d'eux ne pourrait être engagé dans l'orchestre des bals de l'Opéra dont le chef est M. Louis Ganne.

Les matinées ont eu lieu comme d'habitude. Aux Folies Bergère, à l'Olympia, à Parisiana, l'orchestre se réduisant à un simple piano. Au Nouveau-Cirque, un important service d'ordre avait été organisé, les matinées ont eu lieu sans incidents. Avant le lever du rideau, le régisseur est venu faire une annonce spirituelle, tournée à l'effet de prévenir le public que les musiciens étaient partis, sans tambour ni trompette, la direction se voyait dans l'obligation de ne faire accompagner les chaussonnettes

au piano. Le public a très bien pris la chose, il a chaleureusement applaudi le régisseur, ainsi que les artistes, dont le succès a été très grand.

La Scala a d'ailleurs en réserve un orchestre de femmes, tout prêt à fonctionner et qui devait même débiter, mais la direction a ajourné la production de ce numéro pour ne pas braver les grévistes et les exciter à commettre des excès regrettables. Observant la décision prise dans la réunion tenue à la Bourse du Travail, les musiciens d'orchestre se sont mis en grève.

La situation se présente donc ainsi: Sur 2.000 musiciens environ, employés dans les théâtres, concerts et music-halls parisiens, 400 ont pris part au mouvement.

La grève n'apparaît donc que partielle, mais cela tient aux raisons suivantes: Dans certains établissements les musiciens reçoivent un traitement égal ou même supérieur à celui qui a été fixé par la chambre syndicale.

Ce tarif a pour base un traitement quotidien de 4, 5 et 6 francs suivant la catégorie des instrumentistes.

Dans d'autres théâtres et concerts, on a simplement supprimé l'orchestre qui a été remplacé par un piano.

Dans la première catégorie figure l'Opéra, l'Opéra-Comique, la Comédie-Française, les Bouffes-Parisiens, la Gaîté, le concert Ba-Ta-Clan.

Dans la seconde, celle où il n'existe plus d'orchestre, se rangent Cluny, le Palais-Royal, les Folies Dramatiques.

Il reste donc 16 établissements qui sont visés et atteints par la grève. Les directeurs de ces établissements se sont réunis et ont décidé de ne pas accorder satisfaction aux réclamations qui leur étaient présentées.

La préfecture de police ayant été avisée que des incidents assez graves étaient susceptibles de se produire à l'occasion de la grève des musiciens, des mesures d'ordre très sérieuses ont été prises aux abords de plusieurs établissements du boulevard, particulièrement visés par les grévistes.

Le monument de Villebois-Mareuil.

A eu lieu, dans le square de la Bourse, à Nantes, l'inauguration du monument élevé, par souscription publique, à la mémoire du colonel Villebois-Mareuil.

Le monument, dû au sculpteur Raoul Verlet, représente le colonel montrant dans les bras de la Patrie, à l'ombre du drapeau. Sur le piédestal sont placés deux bas-reliefs de même sculpteur, figurant Pan, le combat de Boshof et la mort du colonel, l'autre un épisode de la guerre de 1870 à laquelle prit part Villebois-Mareuil.

La cérémonie était présidée par M. Sarradin, maire de Nantes, ayant à ses côtés M. M. Pierson, ancien consul des Républiques sud-africaines, Grobler, gendre du président Kruger; le général Griston, commandant le 11e corps d'armée; le général Mercier, l'amiral de la Jaille, les autres sénateurs et les députés de la Loire-Inférieure, Pinaud, sénateur, maire de Rennes, M. M. Krantz, Bertholot et Thierry, députés, et un grand nombre de notabilités.

Une foule énorme entourait les tribunes. M. M. Krantz, Bertholot, Pierson et Sarradin, maire de Nantes ont pris successivement la parole. La ville est en fête.

Le soir, à sept heures, un banquet a réuni les notabilités qui ont pris part à la cérémonie.



MERVILLE, BOOTH ET KEMORE

THEATRE AUDUBON.

"Davy Crockett" n'est peut-être pas une nouveauté, mais la pièce n'en est pas moins populaire; elle semble aussi jeune à l'époque qu'il est que le premier jour.

Elle est très habilement montée et brillamment interprétée par la troupe de l'Audubon. Il y aura matinée vendredi et samedi.

THEATRE CRESCENT.

Les amateurs de la gaité se portent en foule au Crescent. George Sidney y fait merveille dans Bury Izzy, depuis dimanche.

A chaque représentation, la salle est comble. L'intrigue de la pièce n'est peut-être pas très corsée, mais elle est amusante. On rit, on s'amuse et l'on n'en demande pas davantage.

La semaine actuelle sera bonne pour le Crescent.

THEATRE TULANE.

On sait la popularité dont jouit parmi nous David Warfield depuis longtemps, aussi sa réapparition dans l'"Auctioneer" a-t-elle été accueillie par les habitués de Tulane. Jamais, d'ailleurs, il n'a été mieux inspiré que dans sa interprétation du rôle de Simon Levi, qui semble avoir été écrit pour faire ressortir ses qualités spéciales.

La semaine actuelle est une des meilleures de la saison pour le Tulane.

GRAND OPERA HOUSE.

La reprise de "The Little Minister" au Grand Opera House a été un véritable événement. La pièce a laissé de si agréables souvenirs à l'audience, que tous les amateurs ont tenu à la revoir dès le premier jour.

De là, l'affluence extraordinaire des spectateurs à la matinée de dimanche. Ce succès fait grand honneur à la troupe du Grand Opera House.

L'ESPRIT DES AUTRES

An bal. Mamzell Nitouche, ingénue, avise un danseur qui valse avec une incomparable maestria. — Quel est ce monsieur? demandait-elle à sa maman.

— C'est un attaché au parquet, répond la duègne. Et l'ingénue d'une voix tremblante: — Oh! maman! comme on voit bien que vous plaisantez!

A la cour d'assises. Un juge un paysan qui a assassiné son vieux père pour n'avoir plus à lui servir une pension viagère. — Accusé, qu'avez-vous à dire? — Crime "personnel", mon président!

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DETTE SACREE!

GRAND ROMAN INEDIT

Par Paul Rouget.

DEUXIEME PARTIE.

Le Secret du Passé.

LES ESPERANCES D'UN MALHEUREUX

été vu à Savigny... ce pays où pauvre, abandonné, il avait été trouvé au pied d'une croix.

...Ce pays qui sans doute n'était pas le sien, mais dans lequel il avait vécu les premières années de sa jeunesse...

...Depuis son départ de Paris, ce départ qui ressemblait à une fuite... qui était comme un exil puisque le jeune homme avait donné l'ordre à la mère Plessard de détruire tout ce qui arriverait à son adresse, il avait eu à supporter bien des vicissitudes.

Margent... il n'en possédait pas, ou à peine. Au moment de quitter Simony... le seul peut-être que Pierre eût mis au courant du voyage qu'il allait entreprendre, le compositeur devinant combien devaient être précieuses les ressources de son ami, avait demandé à celui-ci:

— Mon cher, entre nous, annonce-moi, aucun faux amour-propre ne doit exister... Si vous avez besoin d'un service, tout ce que je possède est à votre disposition. L'oublier serait me faire une injure grave, et ce qui est plus, un très grand chagrin.

Le sculpteur avait secoué la tête négativement. — Rassurez-vous, mon ami, je n'ai besoin de rien... je vous remercie sincèrement. Il lui en coûtait, même à Simony, d'avouer sa détresse. Et il était parti.

De la gare de Lyon, il avait pris un billet de troisième classe pour Dijon... Lorsque, muni de ce billet, Pierre quitta le quai pour se diriger sur les quais d'embarquement, son porte-monnaie était vide. Qu'importe! à Dijon, il travaillerait chez un marbrier... chez un sculpteur... Il gagnerait une petite somme qui lui permettrait d'aller plus loin... d'attendre ce Savigny... où il avait hâte d'arriver...

Cependant... peut-être... n'aurait-il la que des déceptions!... Que lui resterait-il à faire s'il ne retrouvait aucune trace de cette famille à laquelle il avait été rayé, car il ne pouvait admettre qu'elle eût, de son plein gré, rejeté de son sein, un pauvre innocent, et d'une vie de désespoir et de misère!

...A moins toutefois qu'il n'eût été l'enfant d'une faute ou d'un crime. Etait-il juste alors qu'il en portât le châtiment!

Et puis, un autre espoir le soutenait encore. Un espoir insensé! Geneviève avait dû recevoir sa lettre... Geneviève... certainement... n'aurait pas la cruauté de répondre sans prière. Elle lui écrirait... Elle lui apprendrait le lieu de sa retraite... et l'affreux malentendu prendrait fin.

En égard à tout ce qu'il avait souffert... à tout ce qu'il souffrait lui-même, elle lui pardonnerait le mal qu'il avait fait. Elle était si douce, son âme était pleine d'une telle miséricorde!... Il n'était pas possible, en lisant les lignes désespérées du jeune homme, qu'elle demeurât insensible, elle que la tendresse était infinie.

...Oui... à Dijon, en arrivant il trouverait une lettre d'elle... à la poste restante. Et si elle écrivait des mots de consolation... des mots d'espoir... alors il reprendrait courage... il ne verrait plus devant lui ce grand noir... immense... cet abîme vers lequel inexorablement il se sentait entraîné... Soutenu... par son amour... pour la tendre, pour la pure enfant, par son amour plus fort... plus puissant encore après les épreuves terribles qui venaient de lui être imposées... il se remettrait au travail avec la même fougue, avec le même empressement que par le passé.

...cette œuvre lui permettrait enfin de dire à Geneviève tous leurs passionnés aimes: — C'est fini de ce calvaire qu'il nous a fallu gravir... Maintenant rien ne s'oppose plus à notre bonheur... Soyons heureux, chère adorée, nous pour qui la vie a été si longtemps marâtre.

C'est avec ces pensées reconfortantes qu'il s'embarqua... le soir... Et le lendemain, très tôt dans la matinée... il arrivait à Dijon... n'ayant pour tous bagages qu'une petite valise qu'il portait à la main.

Il sortit de la gare... Il faisait un temps superbe... Les arbres de l'avenue qui conduisent de la gare à la ville étaient couverts de fleurs.

Déjà malgré l'heure matinale huit heures venaient de sonner — une grande animation régnait. Pierre n'avait pas pris d'habitude depuis la veille... Il y songeait pas... Il allait se rendre tout de suite au bureau de poste...

La, il trouverait la lettre de Geneviève. Quand il l'aurait en sa possession, il déciderait ensuite ce qu'il devrait faire. Un marchand passait, criant les journaux du matin. Pierre l'arrêta au passage. — Mon ami, voulez-vous avoir l'obligeance de me dire où se

trouve la poste à Dijon? — Mais certainement, monsieur. Le chemin est facile pour s'y rendre.

Il levait le bras, indiquait: — Vous allez... entrer là... par la porte Guillaume... vous suivrez la rue de la Liberté... La troisième rue... à gauche... vous conduira au bureau tout droit... — Merci... — A votre service... Le crieur s'éloignait précipitamment.

Pierre, tenant toujours sa valise à la main, se remit en marche suivant l'itinéraire qui venait de lui être tracé... Dix minutes plus tard, il était arrivé devant le bureau de poste... La... une angoisse soudaine le fit s'arrêter quelques secondes... — Si... Geneviève... n'avait pas répondu à sa lettre!...

Cette pensée était tellement affreuse qu'il la chassa aussitôt... — Allons donc, je sais bien de m'imaginer de pareilles choses... des choses si abominables. Il pénétra dans le bureau, se rendit au guichet de la poste restante... Devant ce guichet, déjà quelques personnes se pressaient. Il prit place derrière elles... attendit son tour.

Des que quelqu'un lui indiquait un nom ou des initiales, l'employé compulsait un paquet volumineux de correspondances. Et Pierre, en regardant ce paquet, se disait: — C'est là qu'est cette lettre... sa lettre à elle... que va-t-elle m'apprendre!... Est-ce la vie ou la mort qu'elle m'apporte, ô mon Dieu! Quand arriva son tour il présenta au guichet une enveloppe sur laquelle l'employé jeta un coup d'œil... — Ensuite celui-ci prit le paquet de lettres et rapidement fit glisser celles-ci sous ses doigts. Grandes enveloppes... commerciales... de papier anglais... lettres d'indifférence... on de parents... petites... longues de fin papier de couleur exhalant des parfums indiscrets, jolies missives d'amour... toutes... une à une passèrent... glissèrent... sous les doigts de l'employé. Et Pierre en regardant décroître le nombre avait terrement. Sa gorge se serrait... sa bouche devenait sèche... une sueur lui mouillait les tempes. L'employé déclara: — Il n'y a rien au nom de Pierre Trémazy... Pierre est comme un éblouissement. Mais tout à coup un souvenir traversa sa pensée, il se rattacha à un espoir. — Mon Dieu... excusez-moi... J'avais oublié de vous dire... Cette lettre que j'attends... ne mentionne sans doute que mon